

[MARTIN, Daniel, « *La Douceur du sang*. Boris Schreiber : Boris Schreiber exorcise son angoisse et ses illusions brisées dans une nouvelle autofiction », *Le Magazine littéraire*, n° 420, mai 2003, p. 74-75.]

La douceur du sang

Boris Schreiber

Ed. Le Cherche-Midi, 15 €

Boris Schreiber exorcise son angoisse et ses illusions brisées dans une nouvelle autofiction.

Boris Schreiber, c'est « moi, moi, moi... » Des livres pleins d'une vie plus ou moins romancée, autofictionnée. Et pendant longtemps l'impossibilité de se faire reconnaître. Ce qui suscita chez lui une rage d'autant plus grande que rien ne l'avait préparé à ce qu'on l'ignore. Ni la fierté d'avoir survécu, bien que juif et migrant, dans la France occupée. Ni des parents trop attentifs et tout à lui dévoués, « Borinka nous nous sommes sacrifiés pour que tu aies tout », lui dira sa mère qui voyait en lui un génie, sans avoir pu prévoir, hélas ! « l'intensité des rejets que mon écriture susciterait. D'où l'anonymat. D'où l'inécriture. D'où mes folies ». Voilà l'écueil. Presque quarante ans entre son premier livre *Le Droit d'asile* (Denoël, 1958) et la reconnaissance d'un Renaudot, en 1996, pour *Un silence d'environ une demi-heure*.

Ce succès passé, il reste partagé entre le doute et la prétention. Un déséquilibre dont il joue avec beaucoup d'habileté pour écrire ce nouveau roman étagé en trois parties. Tout au début il lutte encore, très fort, contre le temps, la mort, « la salope » qui ruine, ride, le fane et contre « la toussitude » bête. Il est alors dans l'exubérance. Il faut qu'il se montre « jeune malgré les ans accumulés, beau malgré mes chairs pendantes » et qu'il exhibe son savoir-faire. Il pétarade. Fabrique des formules, pas toutes heureuses – « Le rôle de l'écrivain : être l'empreinte digitale des manchots. » Mais fait barrage à cette angoisse qui l'étreint et qu'il énonce ensuite quand, loin du monde, en résidence de luxe dans un pays pauvre, il peut se murmurer quelques vérités sur ses incapacités. Le ton change, devient plus calme et la phrase complice porte cet aveu : « L'unique force que je possède : ma mauvaise foi. »

Quand à la fin, il revient dans le monde, c'est en clandestin. Parce que l'enfant qu'il refusait à sa compagne ne sera jamais ? Parce que son ami Anton, celui qui a partagé plus que sa vie, n'est plus ? Plus sûrement parce qu'il « me faut être seul, sans avoir à me comparer, pour être sûr de ma puissance et plonger en paix dans mes tourments ». Il passe ainsi, sans perdre de vue ses ennemis, de l'illusion à une apparence de vérité et promet, dernière pirouette, de tout livrer, cette « vie qui n'a pas eu lieu », ses manques, ses ratages, la légende qu'il en a tiré dans « un court roman sciemment raté... »

Daniel Martin